

**Conférence Sacred Heart 16 mai 2013**

***Paul Bertemes***  
***mediArt***

## **Petit pays – grande diversité culturelle**

Mesdames, Messieurs,

J'ai le plaisir et l'honneur de vous entretenir ce soir sur l'évolution culturelle du Luxembourg. D'essayer de trouver des réponses aux questions d'où venons-nous, où en sommes nous et où irons-nous ?

Un vaste programme.

En fait la culture - c'est quoi au juste? La bête ou la belle ?

Tout le monde parle au nom de la culture, tout le monde la réclame, tout le monde en utilise l'étiquette.

La notion culture serait-elle hypothéquée par le tout et rien, par le tout et le contraire ?

Faisons ce que l'on aime faire dans le cas où l'on ne sait pas trop par où commencer. Dans d'autres domaines notamment politiques on instaure alors des groupes de travail, qui parfois travaillent pendant longtemps, très longtemps. Faisons donc dans notre cas ce qui semble le plus logique, renseignons auprès du Larousse. Et - le siècle digitalisé oblige - utilisons la version électronique.

Nous pouvons lire sur nos écrans:

Culture :

- 1) Enrichissement de l'esprit par des exercices intellectuels.
- 2) Connaissances dans un domaine particulier.
- 3) Ensemble des phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation, une civilisation, par opposition à un autre groupe ou à une autre nation : La culture occidentale.
- 4) Dans un groupe social, ensemble de signes caractéristiques du comportement de quelqu'un (langage, gestes, vêtements, etc.) qui le différencient de quelqu'un appartenant à une autre couche sociale que lui : Culture bourgeoise, ouvrière.
- 5) Ensemble de traditions technologiques et artistiques caractérisant tel ou tel stade de la préhistoire.

Nous voilà au moins renseignés sur la complexité de la matière.

Vouloir parler de l'identité et de la vie culturelle d'un petit pays, dont l'indépendance remonte seulement au 19<sup>e</sup> siècle, ne veut donc pas dire que nous ayons le jeu facile, qu'il y ait peu de pain sur la planche, que nous risquions de traverser un microcosme en herbe.

Je vous présenterai une vue personnelle, forcément subjective, une vue qui se compose de petites pierres. Des pierres qui représentent quelques éléments de la dense structure de la mosaïque culturelle de notre pays.

Mon ambition n'est donc pas de faire une analyse scientifique, mais simplement de vous donner quelques réflexions qui se sont décantées au fil des années de mon travail quotidien dans la propagation culturelle avec mon agence privée mediArt que j'ai créée en 2004 avec Jean Colling.

Mesdames, Messieurs,

Lors des travaux de préparations pour ce petit exposé, je me suis retrouvé avec un texte rédigé fin des années 1980 par Jules Christophory, qui à l'époque était Directeur de la bibliothèque nationale.

Il s'agit d'une contribution sur l'évolution des instituts culturels luxembourgeois pour un ouvrage, le *Memorial 1989*, que les *publications mosellanes* ont édité à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de l'indépendance du Grand-Duché de Luxembourg.

Jules Christophory écrit :

« Il y a trente ans en effet, lorsque le statut légal de ces institutions fut rédigé, la culture passait pour un phénomène marginal de notre société, une sorte de luxe bien-pensant, champ d'activité gratuit pour les intellectuels, chasse gardée pour l'élite de la nation. Aujourd'hui, cependant, le fait culturel est partout. Nous constatons une étonnante sensibilisation de la population dans son ensemble aux questions touchant à son patrimoine artistique et culturel ».

Presque 25 ans plus tard, cette observation n'a rien perdu de son actualité – bien au contraire.

D'une façon générale, les affirmations de l'auteur montrent deux choses.

Premièrement, la vie culturelle au Luxembourg a une certaine tradition, quoique longtemps réservée aux intellectuels seuls.

Deuxièmement, on constate actuellement un accroissement considérable, une ouverture, une internationalisation – et dans beaucoup de domaines une professionnalisation pour tout ce qui a trait à la culture.

On peut en déduire que bien que cette tradition et le chemin suivi soient relativement courts en terme d'histoire, il y a des points saillants, des moments symboliques qui ont marqué le chemin qu'a pris l'évolution.

Un de ces moments forts se reflète dans une ouverture qui se fait dès les années 1920 dans le sillage du grand patron sidérurgique luxembourgeois Emile Mayrisch et de son épouse Aline de Saint Hubert une femme de culture à l'esprit ouvert et aux conceptions éclairées.

Dans leur château à Colpach, dans un vaste domaine près de la frontière avec la Belgique, les Mayrisch ont, pour ainsi dire, institutionnalisé une pépinière d'échanges tant culturels que socio-économiques et politiques qui se résument dans ce qu'on appellera par la suite *l'Esprit de Colpach*.

Emile Mayrisch était un industriel, une personnalité talonnée par l'ambition, une des chevilles ouvrières du développement impressionnant du groupe Arbed à travers le monde.

Sidérurgiste luxembourgeois et Européen convaincu avant l'heure, Emile Mayrisch a été, un quart de siècle avant que Robert Schuman et Jean Monnet ne posent les bases de la CECA, un promoteur de la construction européenne, avec la création en septembre 1926 de *l'Entente Internationale de l'Acier* dont il est le Président et l'instigateur.

Les Mayrisch vivent à la croisée des cultures française et allemande. Après l'expérience brutale de la Première Guerre Mondiale, ils pressentent, en l'absence d'une entente entre l'Allemagne et la France, l'avènement d'un nouveau drame en Europe.

Ils œuvrent à partir de Colpach à la réconciliation franco-allemande et plus généralement à la promotion de la compréhension internationale, en y créant un forum intellectuel, économique et politique.

Dans leur demeure, les Mayrisch réunissent gens de lettres, artistes, hommes politiques, économistes et industriels. Walther Rathenau, André Gide, Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Paul Claudel, Annette Kolb, Karl Jaspers, Ernst Robert Curtius et Richard Coudenhove-Kalergi ne sont que quelques-uns de leurs invités réguliers.

Le 5 mars 1928, Emile Mayrisch trouve la mort dans un accident de voiture près de Châlons-sur-Marne. Aline de Saint Hubert disparaît en 1947.

Mais *l'Esprit de Colpach* avec sa vision intellectuelle et sa mission d'échanges des pensées a imprégné l'évolution culturelle au Luxembourg.

Autre fait marquant, et on en a déjà fait une brève allusion : le Luxembourg a toujours progressé au point de rencontre des cultures allemande et française.

Une situation qui se reflète à merveille dans la situation linguistique du pays.

Comme un « melting pot », pour utiliser cette expression américaine, elle réunit des influences des cultures française et allemande à qui se sont ajoutés quelques éléments italiens et portugais aux cours des décennies suite au développement de la vie économique industrielle.

Dans la foulée du développement de la place financière et de la globalisation en général de l'économie, le pays a également subi un fort impact de la langue universelle qui est l'anglais.

Aujourd'hui, le Luxembourg, qui dans son histoire a si souvent fait l'objet de convoitises des grandes puissances européennes, ne reste donc pas seulement une terre de rencontre. Le pays est devenu un véritable laboratoire, une terre de symbiose de bon nombre d'influences culturelles provenant de l'Europe, voire du monde entier.

Ceci a mené à une situation linguistique plutôt inhabituelle qui se résume dans une option volontariste pour une polyphonie prononcée, un multilinguisme qui constitue bien sûr un défi, mais qui en même temps représente une chance exceptionnelle.

C'est certainement pour des questions vitales que les Luxembourgeois sont devenus polyglottes au fil du temps. Mais cette évolution a entraîné des conséquences culturelles importantes.

Ainsi une loi votée au cours de l'année 1843 attribue un régime linguistique et scolaire au pays dont les principes fondamentaux sont toujours en vigueur.

Actuellement, l'enfant est scolarisé en allemand, mais au fur et à mesure des différentes classes, le français prend une place de plus en plus importante comme langue véhiculaire.

Plus tard, dans les écoles du secondaire, l'anglais est enseigné de manière assez poussée, de même qu'au choix, le latin, l'italien ou l'espagnol.

Dans la vie quotidienne du Luxembourg, le français est aujourd'hui devenu une langue de communication importante du fait de la très forte présence de résidents et frontaliers francophones ou d'origine latine.

En revanche, la plupart des journaux contiennent un volume considérable d'articles en langue allemande, et les chaînes de télé allemandes sont pour beaucoup de luxembourgeois des sources d'information et de divertissement de prédilection.

Depuis quelques années, le luxembourgeois, le *Lëtzebuergesch*, est utilisé de plus en plus non seulement comme langue parlée, mais aussi comme langue écrite, voire officielle. Et le *Lëtzebuergesch* commence à être enseigné plus méthodiquement.

Cela est aussi dû à une loi, votée par la Chambre des Députés en 1984, qui a entériné le régime linguistique de fait en prévoyant l'emploi administratif et judiciaire parallèle du français (avec une primauté certaine pour le droit et la législation), de l'allemand et du luxembourgeois.

Le plurilinguisme à la luxembourgeoise a donc un effet fédérateur, voire intégrateur, et non de séparation en zones linguistiques et d'identités culturelles bien délimitées, comme par exemple en Belgique.

Cette situation se répercute avantageusement sur la création littéraire et poétique.

Ainsi, certains auteurs ont recours à l'allemand alors que d'autres préfèrent le français et que d'autres emploient – et ils sont de plus en plus nombreux – le luxembourgeois.

Cet intérêt pour notre langue maternelle, le *Lëtzebuergesch*, n'est pas une évidence.

Je voudrais à ce sujet citer l'historien et professeur Emile Haag, qui dans son récent ouvrage « Une réussite originale – Le Luxembourg au fil des siècles », parues aux *éditions binsfeld* en 2011, note pour le 19<sup>e</sup> siècle dans le chapitre « Dicks, Lentz et Rodange – les poètes nationaux » :

« Non seulement ne croyaient-on pas dans l'avenir de notre indépendance, mais on avait des doutes sérieux quant à l'authenticité et la qualité littéraire du luxembourgeois, qualifié avec condescendance de dialecte germanique mosellan. C'est entre les deux crises internationales, la Révolution de 1848 et l'affaire du Luxembourg de 1867, qu'apparurent les trois poètes qui sont toujours considérés comme nos grands classiques Dicks, Lentz et Rodange, et qui par leurs œuvres réveillèrent dans l'opinion publique le sentiment national, le plaisir et la fierté de se sentir luxembourgeois. »



Pour rappel : Dicks, de son vrai nom Edmond de la Fontaine a rédigé e.a. en 1848 *D'Vulleparlament am Grengewald* (le parlement des oiseaux au Grunewald) ou il se moque des députés du nouveau Parlement élu après la Révolution de 1848...

Michel Lentz, fonctionnaire d'Etat, thématise la patrie. Il est l'auteur e.a du *Feierwon* (Le train du feu), composé à l'occasion de l'inauguration du premier chemin de fer en 1859, et, en 1864, du poème *Ons Heemecht*, interprété en musique par Antoine Zinnen et dont la première et la quatrième strophe constituent notre hymne national *D'Uelzecht* (l'Alzette).

Michel Rodange, instituteur, est lui l'auteur e.a. du *Renert*, une épopée animalière qui s'inspire du *Reineke Fuchs* de Goethe. Citons au sujet du *Renert* encore une fois le professeur Haag :

« Avec une maîtrise inégalée des diverses facettes du luxembourgeois, Rodange critique impitoyablement des personnes précises de son temps. Cependant il le fait avec un art si parfait qu'on oublie les individus visés et qu'on ne retient que les défauts typiques des hommes de tous les temps, tout comme dans le théâtre de Molière. »

Mais revenons à l'évolution d'aujourd'hui.

A part le Français, l'Allemand et le Luxembourgeois, l'Anglais est utilisé par quelques auteurs. Et je suis personnellement persuadé que, vu l'importance du nombre de concitoyens portugais, la langue portugaise pourrait elle aussi jouer un jour un certain rôle dans la création littéraire du Luxembourg.

Tout comme il y a eu au cours des années 1970 à 1990 des poètes italiens qui sont venus s'installer aux pays dans le cadre de leur travail aux institutions européennes, comme Franco Prete avec son édition « *origine* » ou Luigi Mormino avec son édition « *Club 80* ».

Georges Hausemer, lui-même éminent auteur luxembourgeois qui s'exprime en allemand et en luxembourgeois souligne:

« Il convient d'ailleurs de signaler que l'expression '*littérature luxembourgeoise*' est à utiliser avec circonspection. En effet, d'un point de vue purement linguistique, il n'existe pas de littérature luxembourgeoise à proprement parler, puisqu'il s'agit d'une littérature s'exprimant en trois voire en quatre langues si on compte les auteurs anglophones. Cette production polyphone est répertoriée sous le terme collectif de '*Luxemburgensia*' qui englobe toutes les œuvres littéraires et documents imprimés rédigés par des Luxembourgeois, produits au Luxembourg ou ayant pour sujet le Luxembourg, et ce quelle qu'en soit la langue ».

Dans cette même approche, le multilinguisme et le caractère multiculturel du pays permettent aussi aux femmes et aux hommes de théâtre d'évoluer de façon particulièrement dynamique. S'ajoute à cet atout des langues le savoir-faire des professionnels du théâtre – des metteurs en scène et acteurs luxembourgeois et non luxembourgeois –, souvent formés à l'étranger, qui suivent une démarche conséquente de création théâtrale et soutiennent des collaborations luxembourgeoises avec leurs collègues européens.

Un essor impressionnant.

La scène musicale reflète la même montée en flèche dans beaucoup de domaines et les activités internationales et haut de gamme de la Philharmonie et de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg relèvent comme un symbole cet impressionnant épanouissement.

Mesdames, Messieurs,

Après ce bref aperçu de quelques fondements, je voudrais vous présenter un élément marquant plus en détail – en l'occurrence les arts plastiques qui sont mon domaine de prédilection.

Je crois que l'on peut affirmer que la naissance d'une identité culturelle n'est pas liée à une heure zéro de l'indépendance du Grand-Duché, mais évolue dans le sillage des événements qui s'étendent du Congrès de Vienne en 1815 en passant par l'année du dernier partage territoriale en 1839 - date qui est retenue comme point de départ de l'indépendance -, ou par l'année 1867 – le 11 mai 1867 la Conférence de Londres déclare le Luxembourg Etat indépendant, neutre et inaliénable ce qui entraîne le démantèlement de la forteresse - jusqu'à l'année 1890 qui voit l'arrivée à la tête de l'Etat de la dynastie des Naussau Weilbourg avec le Grand-Duc Adolphe.

Commençons donc – assez arbitrairement - encore plus loin dans l'histoire Ainsi, je vous présente d'abord un moine bénédictin, l'abbé Jean Bertels.

Jean Bertels est né à Louvain en 1544. Il vient à Luxembourg pour entrer au couvent de l'abbaye Notre-Dame. Sa carrière est rapide.

Nous le retrouvons cellérier de l'abbaye en 1566.

Elu abbé en 1574, il se voit confier la direction de l'abbaye Saint-Willibrord à Echternach.

Jean Bertels illustre ses notes des biens et revenus des deux abbayes de dessins de sa main, des petites esquisses d'une sensibilité et d'une verve hors de pair, représentant différentes localités et reflétant la vie de tous les jours des paysans du Luxembourg de cette époque.

Le moine comme historien et peintre-illustrateur.

Parmi ces œuvres figurent aussi une vue de l'abbaye Altmünster...

De la même époque datent des ouvrages d'illustrations géographiques comme par exemple la série « Civitatis Orbis Terrarum » éditée à Cologne entre 1572 et 1617 par le théologien Georg Braun et le graveur Franz Hogenberg dont le 5<sup>e</sup> volume contient une estampe de 1598 représentant la Ville de Luxembourg depuis les hauteurs de Clausen, qui devient pour longtemps le modèle iconographique des vues de la ville.

Il est aisé de continuer l'énumération d'artistes étrangers qui sont en contact avec le Luxembourg.

En 1777 Pierre-Joseph Redouté, né à Saint-Hubert, a élu domicile au sein de la forteresse avant d'aller à Paris où une carrière d'artiste chevronné au nom de la Rose l'attendait.

Et puis il y a les grands noms de la culture européenne comme Johann Wolfgang von Goethe qui exécute des lavis de vues de la ville lors de son séjour dans la forteresse en 1792, alors qu'il accompagne le duc Carl-August de Sachse-Weimar lors de la campagne de France.

Ou William Turner qui rend visite à deux reprises en 1824 et en 1834 au Luxembourg.

Deux des aquarelles qu'il réalise lors de ses séjours se trouvent aujourd'hui dans la collection du Musée national d'histoire et d'art.

C'était donc des artistes non autochtones qui ont porté leurs regards notamment sur la ville, sur la forteresse du Gibraltar du Nord.

Et c'est précisément sur ce fondement que se développe au 19<sup>e</sup> siècle peu à peu une identité culturelle liée au pays.

« Mir wëlle bleiwe waat mer sinn » - nous voulons rester ce que nous sommes – « och wann mer nëtt ëmmer wëssen, waat mer sinn – même si parfois nous ne savons pas trop ce que nous sommes » comme le disait un de nos ministres de la culture, M. Robert Krieps.

Dans les arts plastiques le parcours de pionnier est entamé par Jean-Baptiste Fresez, né à Longwy en 1800.

Fresez fait ses études à l'académie de Bruxelles, travaille ensuite comme dessinateur à la manufacture de porcelaine à Mettlach avant de commencer à enseigner à Luxembourg.

L'historien de l'art et ancien curateur de musée national d'histoire et d'art Jean-Luc Koltz écrit dans un article *La peinture de la Renaissance à la Première Guerre Mondiale* qui est repris dans le livre *L'art au Luxembourg – de la Renaissance au début du XXI<sup>e</sup> siècle* :

« Jean-Baptiste Fresez a eu tant d'élèves qu'on est tenté de parler d'une école de Fresez. Parmi eux nous retenons : Jean-Nicolas Bernard, Jean-Auguste Marc, Franz Heldenstein, Pierre Brandenburg qui devient photographe et Michel Sinner... »

Un des élèves est Nicolas Liez. D'origine vosgienne il est le disciple de Fresez probablement le plus doué.

Liez est lithographe, graveur, sculpteur architecte, décorateur et enseignant. Un de ses tableaux à l'huile « Vue de la Ville depuis Fetschenhof », peint en 1870, est une des références de l'iconographie de la Ville de Luxembourg.

Au passage du 19<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle et encore plus tard, le chemin est marqué par les peintres impressionnistes comme Frantz Seimetz, Guido Oppenheim, Pierre Blanc, Eugène Mousset et Pierre Beckius, et plus tard par Sosthène Weis et Nina et Julien Lefèvre – pour ne citer que quelques noms de référence.

Mais l'évolution continue, prend une certaine dynamique intellectuelle, rationnelle, parfois aussi émotionnelle.

Des tensions entre « anciens » et « nouveaux » naissent - comme c'est nécessairement le cas dans toute évolution artistique, si elle ne veut pas être vouée à aboutir dans le vide désuet du seul beau.

A l'occasion du centième anniversaire du Cercle Artistique de Luxembourg créé en 1893, la Ministère déléguée aux Affaires culturelles Madame Marie-Josée Jacobs note :

« Quand on pense aux bouleversements qui ont secoué le mode de l'art depuis 1893, on ne peut que s'émerveiller de la survie du Cercle artistique de Luxembourg.... L'histoire du cercle n'est pas un long fleuve tranquille, On y trouve des hauts et des bas, des péripéties dramatiques, des épisodes houleux, des désaccords retentissants, notamment ceux qui ont mené aux deux sécessions des années 1920, on y entend des cris d'anathème et des bruits de portes qui claquent. Comment en serait-il autrement dans une institution où se rencontrent et se confrontent des artistes, c'est à dire des personnalités fortes, exigeantes, parfois volatiles ? »

En d'autres termes : l'évolution a pris sa vitesse de croisière.

A l'époque donc où Emile et Aline Mayrisch réunissent des acteurs culturels de renom international dans leur demeure de Colpach, les arts plastiques prennent elle aussi de l'envergure au Luxembourg.

Dans les années vingt, on assiste à un mouvement de sécession d'artistes influencés par l'expressionnisme allemand et par des peintres comme Van Gogh et Cézanne, qui se détachent non seulement de l'académisme figé du XIXe siècle, mais se distancient aussi de la mode impressionniste.

Ainsi, les *Salons de la Sécession* marquent la rupture entre ces jeunes artistes et leurs aînés plus traditionalistes.

Je me limite à citer un seul grand nom parmi ces artistes novateurs : Joseph Kutter, qui, à ce jour, est resté l'un des peintres les plus importants du Luxembourg.

Rentré au Luxembourg en 1924 après avoir vécu à Munich, où il avait suivi des cours à l'Académie, Joseph Kutter occupe, comme l'a dit Joseph Emile Muller, ancien Conservateur au musée national d'histoire et d'art et éminent critique d'art: « une place à part dans le camp des expressionnistes. Kutter n'est ni cru, ni barbare, ni rustique ; il est moins brutal que vigoureux, et s'il connaît les bouleversements du cœur il ne les traduit jamais dans un style convulsif ou chaotique ».

Le même Joseph-Emile Muller a accompagné et encadré avec verve et compétence un deuxième renouveau qui, vers la fin des années 1940, se dégage sous l'influence de l'École de Paris et de l'art non-figuratif. Certains de ces artistes, comme le sculpteur Lucien Wercollier ou les peintres Michel Stoffel, Joseph Probst, François Gillen, Emile Kirscht, forment la *nouvelle équipe* et le mouvement des *iconomaques*.

Dans la foulée, une deuxième génération persévéra sur cette voie avec e.a. Jean-Pierre Junius, Roger Bertemes, Gust Graas, Ben Heyart, Jim Georg, Maggy Stein ou encore Jeannot Bewing, le métallo-artiste-autodidacte qui devient le philosophe du fer.

Quelques-uns de ces artistes se frayent même un chemin, parfois hésitant, j'en suis conscient, en dehors des frontières du Luxembourg.

Au cours des années 1970, des experts ont même parlé d'une école luxembourgeoise d'art non-figuratif en avançant l'homogénéité de la démarche de ces artistes.

Mais par la suite, certains de ces artistes évoluent dans des styles non-figuratifs bien différents et personnels et ont préféré suivre la route individuelle d'une expression orientée par la conséquence intellectuelle et artistique inhérente à leur travail.



Dès lors, ils peuvent certainement être qualifiés de pionniers de l'essor impressionnant que l'art luxembourgeois connaît depuis les années 1980 et qui est loin d'en arriver à son terme.

On constate en effet aujourd'hui encore un nouveau mouvement de renouveau en faveur de l'art conceptuel et du domaine des installations, des techniques audiovisuelles et digitalisées.

Toujours est-il qu'une des artistes de ce troisième renouveau d'une nouvelle génération de contemporains, Su-Mei Tse, s'est vue décerner le 14 juin 2003 le Lion d'or des pavillons nationaux à la biennale d'Art contemporain de Venise.

Mesdames, Messieurs,

Si la création culturelle au Luxembourg a vu l'accroissement notable que nous lui connaissons aujourd'hui, c'est aussi parce que le pays s'en est donné les moyens.

Relevons les institutions culturelles mises en place comme p.ex. le MUDAM, la Philharmonie, la restauration du Musée national d'histoire et d'art, le CASINO, le Centre Nationale de l'audiovisuel à Dudelange ou le Centre Nationale de Littérature à Mersch, les collections d'estampes et de livres d'artistes de la Bibliothèque nationale, sans oublier les retombées vivifiantes du processus de mise en place d'institutions universitaires dignes de ce nom.

Et finalement, signalons aussi la prise de conscience et l'importance des moyens financiers mis en œuvre par le Gouvernement.

J'en conviens, la qualité des résultats du travail culturel n'est pas exclusivement liée au volume des moyens financiers engagés. Le savoir-faire, l'expertise, le dynamisme et la créativité des acteurs jouent un rôle tout aussi déterminant.

Il est vrai qu'après 1995 et 2007, alors que la Ville de Luxembourg était deux fois *Ville européenne de la culture*, une professionnalisation du secteur s'est mise en place.

Mais dans ce contexte de quasi-euphorie, il reste des lacunes à combler, malgré tous les efforts déjà réalisés.

Et parfois, il est indiqué de jeter un regard dans le rétroviseur pour mieux cerner la route qui se dessine devant nous.

C'est ainsi que l'on recherche en vain un endroit ouvert au public en permanence qui permettrait d'avoir une vue globale et critique de l'évolution des arts plastiques au Grand-Duché depuis les années 1950 jusqu'à nos jours.

Un lieu qui permettrait d'accueillir les legs des pionniers artistiques de cette époque.

Un instrument de travail qui permettrait non seulement de collectionner et d'archiver, mais de pérenniser et rendre accessible la création artistique du Luxembourg tout en la mettant en rapport avec ce qui s'est fait au-delà de nos frontières.

Une infrastructure non conçue comme espace muséal figé mais comme espace vivant. Une telle infrastructure pourrait parfaitement être placée dans le cadre d'un *public-private partnership*.

Ce qui veut dire aussi : Tout un chacun a donc une responsabilité personnelle vis-à-vis du développement et de l'essor de sa culture, de notre culture, de notre patrimoine.

Au Luxembourg – comme partout ailleurs –, on ne pourra pas se contenter dans le futur de reléguer l'effort nécessaire en matière culturelle aux seules institutions publiques.

Il faut que l'initiative privée renforce son rôle de moteur de la promotion et de la pérennisation du patrimoine et de la création artistique et intellectuelle.

Parallèlement, nous devons encore d'avantage dépasser les confins luxembourgeois tout en intégrant dans ce vaste mouvement d'ouverture qui est à l'image de l'évolution socio-économique du pays une sélection de qualité des œuvres nées dans les ateliers au Luxembourg par des artistes luxembourgeois et non-luxembourgeois.

En art la province n'est pas géographique, en art la province se s'installe dans les têtes.

Agissons donc en conséquence.

Mesdames, Messieurs,

Devant cet arrière-fond complexe, permettez-moi de clôturer mon intervention par une sorte de profession de foi en guise de vision pour le futur.

Je suis persuadé que le vaste domaine de la culture représente l'un des éléments essentiels de la vie quotidienne, tout comme respirer, manger, boire, travailler, se reposer.

Il fait dès lors partie intégrante de toute activité.

Encore sera-t-il essentiel d'amplifier les liens entre les différentes composantes des activités culturelles, comme par exemple les arts plastiques, la littérature, la poésie, le théâtre, la musique, l'architecture afin de réveiller d'avantage notre sensibilité pour une vue durable de notre patrimoine.

La culture n'est pas un décor, un simple ornement, un ambiant agréable.

Elle est, bien au contraire, la composante humaine, le ciment social, un facteur d'identité – tout en s'orientant vers l'ouverture d'esprit.

Au Luxembourg, nous avons la chance d'évoluer dans un laboratoire de l'intégration européenne. Vivons-en la richesse quotidienne, saisissons cette boule d'air pour nourrir notre vie culturelle en orientant notre identité vers ces mouvements d'ouverture.

Culture veut dire créativité et créativité dans l'art ne se résume pas dans un acte esthétique, mais s'épanouit dans un véritable acte de la condition humaine, un acte de l'homme pour l'homme.

Ayons l'ambition de jeter des ponts entre des mondes d'expressions différentes, surtout s'ils sont voisins, tout en renforçant notre propre voie.

Je vous remercie de votre attention.